

Thierry Azéma

Sur La bataille politique de l'enfant¹, de Marie-Jean Sauret

Vous questionner sur votre dernier ouvrage², *La bataille politique de l'enfant*, voilà ce que j'ai accepté à la demande de Sylvie Bassot-Svetoslavsky, Isabelle Morin ne pouvant être présente à la date initialement prévue pour cette rencontre.

Questionner c'est un peu plus que discuter.

Votre ouvrage regroupe en dix chapitres, une série de textes publiés entre 1990 et septembre 2017.

L'ordonnement de ces textes n'est pas chronologique, du plus ancien au plus récent, ce qui aurait témoigné du cheminement de votre réflexion. Cette présentation non chronologique, dont vous faites d'ailleurs état dans l'introduction, m'a intrigué.

D'une certaine manière, mon questionnement vise à résoudre cette intrigue. À quelle logique répond le désordre chronologique de l'ordonnement de vos textes ?

En introduction, vous énumérez ce qui témoigne « d'un chamboulement souvent dramatique dans le champ dévolu à l'enfance³ ». Et l'énumération, non exhaustive, précisez-vous, est longue. Je vous cite : « [...] Commerce d'ovules, de sperme, de fœtus, aide à la procréation avec ou sans donneur, mère porteuse [...] nouvelles formes familiales – monoparentale, pluriparentale, homosexuelle, transgenre – [...] commerce des organes prélevés sur les morts comme sur les vivants, dossiers de la pédophilie, de l'inceste, de la violence faite aux enfants comme de celle dont ils sont les auteurs, pathologies spécifiques depuis l'autisme profond, les addictions diverses [...] conduites à risque [...] dysorthographies, dyscalculies [...] troubles envahissants du développement et de l'attention, hyperactivité et jusqu'aux tentatives de suicides et aux suicides [...] baisse de la natalité, conception de plus en plus tard dans la vie, choix d'un enfant,

¹ M. -J. Sauret, *La bataille politique de l'enfant*, Toulouse, Érès, 2017.

² Librairie de l'EpSF, 13 octobre 2018, à Nîmes, en présence de l'auteur.

³ M.-J. Sauret, *op. cit.*, p. 9.

phobies de l'enfant, refus d'enfant, rejet des enfants, sous-équipements en crèche, haltes-garderies, pénurie d'aides maternelles [...] »

Comment en est-on arrivé là ?

Quelle logique préside à « ce chamboulement » ?

« Que révèle-t-il des modifications quasi anthropologiques et sociales propres à notre temps ? »

À quelles solutions, l'enfant, mais aussi chaque un, est-il « contraint » pour « s'adapter et y survivre ? ».

Telles sont vos questions. Questions d'importance puisque, je vous cite, « l'avenir de l'humanité est en somme en jeu, là⁴ ». L'équivoque « avenir de l'humanité » renvoyant à l'humanité, ensemble des êtres humains, et au processus d'humanisation de chaque être humain.

À ces questions, s'en ajoute une autre : quel devenir pour la psychanalyse ?

Comment en est-on arrivé là ? C'est exactement à la même question que Freud répond dans un texte de 1908, « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes⁵ ».

À Erb, à Binswanger, à Krafft-Ebing, qui relie « accroissement [...] de la maladie nerveuse moderne [...] qui se répand si rapidement dans notre société contemporaine » et vie contemporaine caractérisée par « la chasse effrénée à l'argent et aux possessions, les progrès formidables du domaine technique qui ont rendu illusoire tous les obstacles temporels et spatiaux à la circulation⁶ » (réseau universel du télégraphe et du téléphone), Freud rétorque que ce lien n'est pas erroné mais qu'il s'avère insuffisant, dit-il, à expliquer « les nouvelles » maladies nerveuses.

Pour Freud, la vraie cause – « le facteur étiologique », dit-il – est « la répression nocive de la vie sexuelle des peuples civilisés par la morale sexuelle "civilisée" qui les domine⁷ ».

Similitude, probablement aussi vieille que le monde, de l'association « nouvelle pathologie » et « état du monde ».

⁴*Ibid*, p. 10.

⁵ S. Freud, « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1997, p. 28.

⁶*Ibid*, p. 31.

⁷*Ibid*, p. 31.

Similitude de la question : comment en est-on arrivé là ? Reste, pour aujourd'hui, à cerner le facteur étiologique.

C'est ce à quoi vous vous employez dans *La bataille politique de l'enfant*, et ce, à partir de Freud et de Lacan, surtout.

Votre démonstration, reprise de chapitre en chapitre, s'organise autour des points suivants :

– L'humain naît deux fois, une fois comme organisme vivant, une deuxième fois comme être parlant. Cette deuxième naissance suppose, implique, est marquée d'une perte irrémédiable.

Depuis toujours, les êtres humains ont inventé « des trucs » pour traiter le réel de cette perte : la mythologie, la religion.

– À Calvin (1509-1564), est associé l'essor du capitalisme marchand.

– Avec Galilée (1564-1642) naît la science moderne, science qui vise à l'universel, au reproductible, et dont la matière en tant que discours n'est pas le signifiant mais la lettre, essentiellement sous la forme de la lettre mathématique.

Les progrès de la science, au sens des progrès techniques, rendent compte du passage du capitalisme marchand au capitalisme industriel puis au capitalisme financier.

– Avec Marx (1818-1883), se révèle, prend consistance, le discours capitaliste dont le sujet est le prolétaire « grâce à quoi le discours du capitalisme s'épanouit partout où règne la forme d'état marxiste⁸ ».

Le savoir de la science évinçant progressivement tous les autres savoirs, le discours capitaliste est le discours, qui sous l'effet de la science, s'est substitué au discours du maître, substitution qui serait passée inaperçue si Karl Marx n'avait dévoilé qu'entre le capitaliste et le prolétaire existait ce qu'il appelle « la plus-value ».

Cette plus-value, le discours capitaliste en fait son fonds de commerce d'où la société dite de consommation.

Le prolétaire – et nous sommes tous des prolétaires –, qui n'a plus à sa disposition « les grands récits de la tradition », va se précipiter sur les objets de consommation pour boucher le trou, la béance de son manque à jouir.

⁸ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 96.

Non seulement, il y a effacement, disparition des « grands récits » – récits aujourd'hui réduits au storytelling –, et c'est un point essentiel de votre livre, la névrose – l'Œdipe comme mythe individuel du névrosé –, qui à une époque, celle de la psychanalyse freudienne, a été « la solution », est aujourd'hui en voie d'effacement.

Vous n'y allez d'ailleurs pas de main morte : faillite de la névrose, faillite de la fonction paternelle, faillite du sexuel⁹.

En 1938, dans « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », Lacan parle du « [...] déclin social de l'imaginaire paternelle¹⁰ », « Déclin conditionné par le retour sur l'individu des effets extrêmes du progrès social », et c'est à ce déclin qu'il rapporte « l'apparition de la psychanalyse elle-même », à savoir : « Qu'un fils du patriarcat juif ait imaginé le complexe d'Œdipe ». En octobre 1968, à Strasbourg, Lacan parlera de « l'évaporation du père¹¹ ».

Affaiblissement, effacement, disparition, disqualification, déclin, évaporation. Mais pourquoi, sous votre plume, ce mot faillite à connotation si éminemment capitaliste ? Le père en cessation de paiement, plus possible de tirer une traite sur le père.

Vous voulez probablement dire, échec, insuccès, mais vous avez dit « faillite ».

Quelle est l'entreprise qui selon vous a fait faillite ? Votre réponse se lit page 51 : « Le moment freudien [qui] inaugure l'âge d'or de l'enfance ». L'âge d'or de l'enfance est à entendre ici comme l'âge d'or de la névrose.

Par âge d'or vous voulez probablement dire prospérité de la névrose. En ce temps-là le père ne vacillait pas, les idéaux tenaient leur rang, l'Œdipe tournait à plein régime.

Individuellement, cela a pu présenter quelque intérêt, mais collectivement ? Voici 104 ans, 14 ans après *La Science des rêves*, débutait la Première guerre mondiale : 18,6 millions de morts dont 9,7 millions de

⁹ M-J. Sauret, *op.cit.*, pp. 119, 148, 153 et 179.

¹⁰ J. Lacan « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, p. 60.

¹¹ J. Lacan, « Note sur le père », *La Cause freudienne*, Paris, Huysmans, n° 89, 2015, p. 8.

morts pour les militaires et 8,9 millions de morts pour les civils, 21 millions de militaires blessés.

À la réflexion, et tout compte fait, à l'âge d'or de la névrose je préfère les temps présents.

Réflexion idiote puisqu'elle introduit un rapport de comparaison – c'était mieux ou pire avant –, alors que du temps présent dès lors que je parle je ne peux m'extraire.

Pour le temps présent, il s'entend quotidiennement que le monde est devenu fou et chacun n'est pas sans se ressentir comme perdu, paumé, désorienté, déboussolé.

Ce sentiment est d'autant plus aigu que, me semble-t-il, nous sommes en phase de précipitation, au sens chimique du terme.

Précipitation dont votre livre témoigne d'ailleurs.

Un premier chapitre date de 1990, trois chapitres datent de 2001, 2002, 2003, huit chapitres datent de juin 2014 à septembre 2017.

Pour ce qui est du champ psychanalytique, nous avons, peut-on dire, de la chance. Je parle de l'enseignement de Lacan.

Aussi, je vous propose comme pouvant faire, aujourd'hui, balise, trois énoncés :

– Dans le droit fil de Freud et Lacan, le premier est : la barbarie est humaine.

– Le deuxième énoncé est un propos de Lacan lors d'une conférence tenue à Rome le 29 octobre 1974, parue sous le titre *Le triomphe de la religion*. Ce propos est : « Le monde est immonde¹² ». La formule me convient.

Elle a ce premier avantage de donner, enfin, une réponse à la question que se pose tout parent et au-delà, et que l'on retrouve à la dernière page du dernier texte de votre livre : « Quel sorte de monde allons-nous léguer à nos petits-enfants¹³ ? » Quelle sorte de monde ? Ma réponse est : un monde aussi immonde que ce qu'il est, qu'il a toujours été et qu'il sera.

Immonde ne renvoie pas ici aux manifestations multiples et variées de la barbarie humaine.

¹² J. Lacan, *Le triomphe de la religion*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 76.

¹³ M.-J. Sauret, *op. cit.*, p. 234.

L'étymologie du mot « monde » est *mundus*, propre, net, soigné, bien ordonné.

L'immonde est ce qui objecte à cette propreté, à cette netteté, au bien ordonné. C'est le constat d'Hamlet : « Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark », autrement dit dans le Symbolique.

Ce qui objecte à ce que le monde ne puisse jamais tourner rond, c'est le Réel.

– Le troisième énoncé, vous le connaissez, est extrait du discours de Rome (1953) : « Qu'y renonce donc plutôt (à la pratique analytique) celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque¹⁴. »

S'il est possible, après coup, de cerner le début d'une époque, il est impossible pour les individus de notre époque d'en anticiper le terme. Mais à une époque, j'en suis sûr, en succèdera une autre.

Pourquoi cette certitude ?

Dans un entretien avec un journaliste italien paru dans le journal *Panorama* du 21 novembre 1974, à la remarque de celui-ci – « voilà une vision assez pessimiste de ce qu'on appelle le Progrès » –, Lacan répond : « Non, c'est tout autre chose. Je ne suis pas pessimiste. Il n'arrivera rien. Pour la simple raison que l'homme est un bon à rien, même pas capable de se détruire lui-même¹⁵ »

Cela nous donne, me semble-t-il, un peu de marge.

C'est à partir de ces trois énoncés que je suppose valides, quelles que soient les époques, que j'en reviens au début de mon propos, à savoir l'ordre de présentation de vos textes qui ne correspond pas à la chronologie de leur parution.

Quel est cet ordre ?

– 1^{er} chapitre : La névrose infantile, fondement logique de l'âge d'or de la névrose.

– Trois chapitres sur l'enfant.

– Trois chapitres sur père, mère, Œdipe.

– Deux chapitres sur l'adolescent.

¹⁴ J. Lacan « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 321.

¹⁵ J. Lacan, Entretien au magazine *Panorama* « La Cause du Désir », Paris, Le Seuil, n° 88, 2014, p. 171.

Et un dernier chapitre sur la psychose (je précise, de l'adulte).

Point de départ : la névrose infantile.

Point d'arrivée : la psychose.

La trajectoire de votre livre et son aboutissement suscitent d'ailleurs chez vous comme un certain mouvement de recul. Avec ce dernier chapitre, dites-vous, « nous nous trouvons à la frontière du projet de cet ouvrage, la bataille politique autour de l'enfant¹⁶.

La formulation même, me confirme, au contraire, que vous êtes dans ce dernier chapitre au cœur, non pas de la bataille politique de l'enfant, mais de la question concernant le devenir de la pratique analytique.

Vous écrivez : « Depuis une vingtaine d'années j'ai le sentiment, partagé par nombre de collègues, que les psychotiques frappent en plus grand nombre qu'auparavant à la porte du cabinet du psychanalyste¹⁷. » Ce constat, je l'exprime, pour ma part, ainsi, la psychose gagne du terrain.

Je complète votre propos en vous disant qu'on les retrouve, aussi, en grand nombre, dans les cabinets des juges et subsidiairement en prison.

La psychose aujourd'hui n'est plus dans son expression majoritaire celle du président Schreber, ni celle d' Aimée. Ce n'est plus celle qui se concentrait à l'hôpital psychiatrique au mitan des années 1970.

Aujourd'hui, la psychose est de l'ordre de l'ordinaire. Elle y a d'ailleurs perdu, au passage, un brin de folie.

La psychose ordinaire n'est pas bruyante. Les signes en sont discrets : des bizarreries, un maniement particulier du langage, des troubles ténus du cours de la pensée, des modalités de désinsertion sociale, un certain rapport au corps.

Mais ce qui peut être aussi discret, ou non, c'est la « solution » trouvée, c'est-à-dire inventée, par chaque un, pour traiter le dommage « résultant d'un désordre provoqué au joint le plus intime de la vie chez le sujet¹⁸ ».

Pour le dire autrement, et c'est une question : la psychose d'aujourd'hui n'est-elle pas l'avenir de la psychanalyse, au sens où elle pousserait les psychanalystes à l'invention ?

¹⁶ M.- J. Sauret, *op. cit.*, p. 162.

¹⁷ *Ibid*, p. 169.

¹⁸ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, 1966, p. 558.

À une condition, cependant, qui prend toute son acuité à une époque où le manque manque.

Je cite Lacan dans l'entretien précité et publié dans le magazine italien *Panorama* : « Malheur au psychanalyste qui n'aurait pas dépassé le stade de l'angoisse¹⁹. »

¹⁹ J. Lacan, Entretien au magazine *Panorama*, *op. cit.*, p. 172.